



HAL
open science

Sacrée langue! Rabelais

Romain Menini

► **To cite this version:**

Romain Menini. Sacrée langue! Rabelais. François Macé; Jean-Noël Robert. Hiéroglossie II: les textes fondateurs, Collège de France, pp.241-255, 2021, 978-2-913217-42-3. hal-03912957

HAL Id: hal-03912957

<https://hal.science/hal-03912957>

Submitted on 26 Dec 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Paru dans : *Hiéroglossie II : les textes fondateurs*, dir. Jean-Noël Robert, Paris, Collège de France, 2021, p. 241-255.

Sacrée langue ! Rabelais

Le mot de *parabole* ne vient guère sous la plume de Rabelais¹ ; mais celui d'*allegorie(s)* surgit toujours plus à mesure que sa fiction s'écrit² — non sans méfiance perpétuelle du philologue à l'égard de certaines interprétations « à plus hault sens » qu'un malappris en pourrait *calfreter*³ (calfater), embarqué sur quelque bateau ivre en forme de nef des fous. Risquons naufrage à notre tour.

Le chapitre xxxii de *Pantagruel* peut être lu, littéralement et dans tous les sens, comme une allégorie *linguistique*. Par un détour étrange de sa fiction, Rabelais y a signalé le pouvoir d'une Langue gigantesque — d'un idiome encharné, au plus sonore, dans le corps de son roi livresque.

Le titre du chapitre est fameux : « Comment Pantagruel de sa langue couvrit toute une armée, et de ce que l'auteur veit dedans sa bouche. » Morceau de bravoure, extrait souvent retenu par les anthologies, l'épisode raconte comment le narrateur fit route dans la bouche du géant, vers un Nouveau Monde situé outre-dents mais que rien ne distingue vraiment de notre « pays de vache ». La fantaisie anatomique n'a pas manqué d'attirer gloses et entregloses⁴ ; néanmoins, peu d'entre les commentateurs ont songé à y lire le manifeste d'un Rabelais éminemment linguiste, son *De lingua* fictionnel (le traité d'Érasme avait paru en 1525), l'exhibition — en forme de « défense et illustration » — d'une langue royale, gigantesque et seule capable de permettre l'expédition par excellence, celle de la Littérature.

À son entrée en fiction, *via* la pérégrination de son narrateur (présenté comme « l'auteur »), Rabelais livre le sens d'une quête d'écrivain qui l'animera vingt ans durant. Dès 1532, Alcofrybas *prend (la) langue* — comme le voyageur dit qu'il prend la route ou la mer, comme le diplomate rapporte qu'il va s'est informé de l'état d'un pays exotique. L'œuvre rabelaisienne, en son acte de naissance, s'offre comme un voyage sur la langue et par la langue. Les « beaux textes d'evangilles en françoys⁵ » — ainsi Rabelais sacralise-t-il *in fine*, serait-ce pour rire, son premier opus — ont mené le lecteur vers la gorge du géant éponyme. Retour amont vers l'origine du Verbe, où la

¹ Voir Romain Menini, « Parabolains et gringuenaudiers : Rabelais et Des Autels lecteurs d'Alciat », *Réforme, Humanisme, Renaissance*, n^{os} 82-83, déc. 2016, p. 117-138.

² Voir Mireille Huchon, « Rabelais allégoriste », *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 2012, n^o 2, p. 277-290.

³ « Croiez vous en vostre foy qu'oncques Homere escrivent l'*Iliade* ou l'*Odyssée*, pensast es allegories, lesquelles de luy ont calfreté [beluté *ante* 1542] Plutarque, Heraclides Ponticq, Eustatie, Phornute : et que d'iceulx Politian a desrobé ? » (*Gargantua*, « Prologue », p. 7). — Le texte de Rabelais est cité d'après l'édition procurée par Mireille Huchon (*Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1994).

⁴ La plus célèbre est certainement la lecture d'Erich Auerbach, dans *Mimésis* [1946], trad. française par Cornélius Heim, Paris, Gallimard, 1968, ch. XI : « Le monde que renferme la bouche de Pantagruel ».

⁵ *Pantagruel*, xxxiii, p. 1338, var. 1 (ad p. 336) : leçon de *ca* 1532, remplacée en 1542 par le moins dangereux « belles besoignes ».

parole de Pantagruel (et de *Pantagruel*) se fait. — *On a marché sur la langue ! tintinnaffabule* Alcofrybas, pionnier. Car *la langue a lieu*, et le lecteur est convié, *in situ*, à ruminer l'événement que constitue ce que Rabelais nommera dans les années 1540 — en ces années où Vésale publie son *De humani corporis Fabrica* (1543) — « l'éternelle fabrique de nostre vulgaire⁶ ».

Langue royale

En ce chapitre XXXII, l'organe que Pantagruel « tire » devant les yeux ébahis de ses sujets et des lecteurs, cette langue qu'il déploie « seulement à demy » (promesse de plus grande ressource encore !) devient le moyen du transport fictionnel, pendant qu'elle assure à l'armée pantagruéline la meilleure des protections contre « une grosse housée de pluye ». Dans cette fantaisie, il est écrit — à qui saurait l'y lire, et faire parler la parabole — que, d'une part, l'organe royal ne saurait laisser personne sous l'averse et que, d'autre part, la langue est une chance à ne pas rater, pour qui voudrait s'y embarquer dans un périple insigne.

Avec une ostentation inouïe, Rabelais souligne la nécessité intrinsèquement *métonymique* de la langue. Rarement fiction aura tant insisté, tout au moins de façon aussi pleinement méta-linguistique, sur la nécessité de ramener la « défense et illustration » de l'idiome à la réalité matérielle d'un morceau de chair habituellement ténu et dissimulé, grâce auquel la parole a lieu dans notre bouche puis au dehors. Nul ne saurait illustrer le français sans parcourir la réalité organique de la langue. À l'heure où l'on rêve, sous François I^{er}, à la dignité d'un illustre *françois* — comme jamais peut-être on le fit dans l'histoire du royaume —, le médecin Rabelais fait tirer la langue à son hénaurme roi. En Pantagruel, François Grand-Nez devient François Grande-Langue. Pourquoi traverser les ors du palais royal ? L'auteur ne fait pas mystère de la destination, pourtant occulte : « Laryngues et Pharingues », deux « grosses villes » par lesquelles les organes de la phonation deviennent de purs toponymes. Grâce à la langue du roi, Alcofrybas remonte vers l'endroit où se crée la parole. Que le larynx et le pharynx fassent l'objet d'une urbaine distinction signale les recherches philologico-médicales de docteur Rabelais : Galien avait en effet distingué avec rigueur ces deux parties de la gorge, qu'Aristote confondait avant lui⁷. Avant Giulio Casserio⁸ (*De vocis auditusque organis Historia Anatomica*, 1600-1601), et surtout avant Antoine Court de Gébelin (*Histoire naturelle de la parole ou Origine du langage, de l'écriture et de la grammaire universelle*, 1776), Rabelais déroule une véritable « histoire naturelle de la parole », fictionnalisée à la façon des *Histoires vraies* de Lucien, dans lesquelles le narrateur se trouvait avalé par une baleine.

Mais un tel *gros plan* médical — auquel Rabelais le galéniste donne lieu, en tenant la plume comme un ouvre-bouche — ne doit pas nous faire perdre de vue que l'épisode peut susciter, en outre, quelque interprétation politique. La royale langue qu'expose l'auteur n'abandonne aucun de ses sujets. Et Rabelais use d'une analogie

⁶ *Cinquième livre*, « Prologue », p. 726. — La genèse du passage date, comme l'a montré la critique, d'avant la parution du *Tiers livre* (1546).

⁷ Pour une relecture de l'épisode à la lumière des débats philologiques et médicaux qui animent l'époque de Rabelais, voir Romain Menini, « Mots de gorge », *Arts et Savoirs*, n° 8, 2017, texte en ligne.

⁸ Sur Casserio, voir p. ex. Dominique Brancher, « *Vox animalis* : quand l'anatomiste tâte le son », dans *Animalhumanité. Expérimentation et fiction : l'animalité au cœur du vivant*, dir. Gisèle Séginger, LISAA Éditeur, « Savoirs en Texte », texte en ligne en 2018.

saisissante : le roi et son gigantesque appendice sont à son peuple (représenté par son armée) ce qu'est la géline à ses poulets. « Gallique » mère-poule que ce *langage maternel françois* dont on lira bientôt la nécessité juridique dans l'article 111 des *Ordonnances royaulx* de Villers-Cotterêts (1539) ! Mettre tous les sujets du royaume au sec, sans en abandonner un seul : la langue pantagruéline semble avoir les ambitions d'une *koinè*. Pantagruel, le « tout alteré », est né pour être le « dominateur des alterez » (« Dipsodes »), tout autant que François I^{er} porte en son nom la souveraineté sur la France et les Français. Au mitan du règne, plus que toute autre partie du corps du roi, c'est la langue qui symbolise le rêve de la souveraine unité.

Chez Rabelais, cette langue royale n'exclut aucun soldat du royaume. Elle ne ressemble en rien à l'idéal de clarté pauvre que promouvra un certain « Grand Siècle », par la marginalisation des parlures étranges, des dialectes et des sociolectes hirsutes, des registres et des tours réputés indignes de « la plus saine partie de la cour » (Vaugelas). Elle en est même l'exact inverse. Si elle a quelque « pureté » — comme le dira en 1711 Jacob Le Duchat, premier éditeur critique des *Œuvres*⁹ —, c'est qu'elle s'apparente à un feu grégeois qui, reflet de toute la pyramide sociale, se nourrit des combustibles les plus variés. Pour être gigantesque, cette langue de feu, que nulle averse ne saurait éteindre, doit accueillir *a maxima* les écarts et les raretés, les curiosités ou les hapax, les tics comme les insultes, les folies philologiques aussi bien que les onomatopées rustiques. De fait, le même Pantagruel qui tire la langue pour sauver son peuple est celui qui, à l'autre bout du livre, entend faire rendre gorge à l'écolier limousin parce qu'il « contrefai[t] le langaige François ». Mais, le temps de lui décerner son bonnet d'âne, le livre a donné droit de cité au Limousin, serait-ce pour lui signifier avec virulence qu'il s'est fourvoyé. Toute violemment drolatique que sonne la punition du malparleur, Rabelais accorde sa place au personnage caricatural, porte-voix d'une langue sclérosée par son recours abusif à la latinisation. La fiction linguistique de Rabelais est riche aussi par l'attention dont elle fait preuve pour les excès parliers de toute sorte. Elle réunit acrolecte et basilecte, « langaige usité » et « motz espaves¹⁰ », merveille et corruption. En 1532, *Pantagruel* côtoie sur les étals des libraires un curieux attelage livresque qui s'adresse aux lecteurs du latin : alors, on édite de concert, dans un seul et même volume (par exemple chez les imprimeurs Robert Estienne à Paris ou Sébastien Gryphe à Lyon), l'épitomé érasmien des *Élégances de la langue latine* de Valla et le *Pot-pourri des vocables sordides* (*Farrago sordidorum verborum*) de Cornelius Crocus¹¹. Point d'*elegantiae* sans leur pendant contrapuntique : un sottisier consciencieux !

⁹ Voir *Œuvres de Maître François Rabelais*, Amsterdam, H. Desbordes, 1711, p. VIII-IX : « François Rabelais étoit de Chinon en Touraine, grand préjugé pour la pureté de la diction. S'il s'étoit transplanté à Montpellier, Ville où, à cause de sa fameuse Université, on aborde de toute l'Europe, et de chaque Province de France en particulier, il y avoit moins corrompu son François, qu'apppris les autres Langues de l'Europe, et les différens Patois des Provinces du Roiaume. »

¹⁰ *Pantagruel*, VII, p. 235.

¹¹ Le titre complet de l'édition gryphienne est éloquent : *Paraphrasis, seu potius Epitome inscripta D. Erasmo Roterodamo, luculenta juxta ac brevis, in elegantiarum libros Laurentii Vallæ, ab ipso jam recognita. Cum Gallica tum dictionum, tum locutionum expositione. Cui addita est Farrago sordidorum verborum, sive Augiæ stabulum repurgatum, per Cornelium Crocum*, Lyon, S. Gryphe, 1533. Dans cette édition, comme dans celles d'Estienne, les équivalents français des termes commentés sont parfois donnés — preuve que la réflexion sur le vernaculaire se modèle sur l'enquête relative à la « bonne latinité » qui agite alors l'Europe.

La nouveauté pantagruéline réside dans le fait notable que c'est *en français* — et sous la forme d'une fiction — que Rabelais thématise et réinvente le lien problématique de l'idiome qui se parle à la langue qui peut (ou doit) s'écrire.

Langue vernaculaire, langue grammaticale

Si Alcofrybas remonte jusqu'aux organes phonatoires de son géant de souverain, c'est aussi parce que Rabelais, dans ses narrations, a choisi la langue vernaculaire — cet idiome que les locuteurs parlent (plus qu'ils ne le « vocitent », n'en déplaise au Limousin) dans le royaume, d'une parole vive, actuelle et vibratoire. Depuis Dante, la question de l'éloquence vulgaire se pense à la lumière d'une opposition décisive : celle qui sépare les langues grammaticales ou « littérales » (comme le latin et le grec), auxquelles les générations ont consacré la conceptualisation réflexive qu'elles méritent, et les langues « vulgaires » ou vernaculaires, dont la pratique n'a pas encore ouvert la voie à une théorisation. Une telle partition détermine toute la réflexion formulée par les humanistes du *Quattrocento* italien, que ce soit chez Biondo, Bruni, Alberti, Guarino, Poggio, Valla ou Filelfo. Or, cette *questione della lingua* connaît un important rebondissement français sous François I^{er}. On peut estimer que l'écolier limousin — cet avatar rabelaisien de l'« escorcheur de latin » dont s'était déjà moqué Geoffroy Tory dans son *Champ fleury* (1529) — représente la confusion la plus paroxystique en la matière : pour acquérir le statut d'une langue grammaticale, le vernaculaire ne saurait se contenter d'amorce les calques d'un idiome qui aurait certes déjà connu ses lettres de noblesse. L'enjeu mérite une adresse supérieure, comme le sait un Rabelais qui, « grammairien¹² » sans parangon, latinise et grecise en français avec une discrétion autrement plus efficace.

Pantagruel paraît trois ans après la publication, à Vicenze, de la traduction italienne du *De vulgari eloquentia* de Dante par Giangiorgio Trissino. S'il est difficile d'évaluer la réception de l'ouvrage en France sous François I^{er}¹³, tout porte à croire que Rabelais était au fait des discussions contemporaines qui, en Italie, portaient sur la nature de la *vulgaris locutio*, dans le sillage des pistes ouvertes par Dante. Outremonts, le Florentin avait appelé naguère à suivre, traquer et capturer la Langue la plus belle, véritable « panthère », sauvage et fabuleuse. Cette Langue italienne idéale, Dante la nommait « illustre, cardinale, royale, aulique », soulignant par ailleurs qu'elle est propre à chaque cité de la péninsule, mais n'appartient à aucune¹⁴.

¹² Voir Mireille Huchon, *Rabelais grammairien. De l'histoire du texte aux problèmes d'authenticité (Études rabelaisiennes, XVI)*, Genève, Droz, 1981.

¹³ Voir Massimo Lucarelli, « Il “De vulgari eloquentia” nel Cinquecento italiano e francese », *Studi Francesi*, 176 (LIX | II), 2015, texte en ligne.

¹⁴ *De vulgari eloquentia*, I, XVI : « *dicimus illustre, cardinale, aulicum et curiale vulgare in Latio quod omnis latie civitatis est et nullius esse videtur* », dans *Sur la langue italienne (Dante Alighieri, Giangiorgio Trissino, Agnolo Firenzuola)*, trad. Claude Malherbe et Jacqueline Malherbe-Galy, Grenoble, Millon, 2008, p. 86-87. Sur ce thème, voir aussi l'introduction de Jean-Luc Nardone, p. 18 : « La conclusion de Dante, en quête de ce vulgaire “illustre, cardinal, royal, et de cour”, dans une péninsule pourtant dépourvue de monarque, est une superbe synthèse qui pourrait avoir été écrite par Trissino lui-même : car ce vulgaire italien “est en effet celui qu'ont employé les maîtres illustres qui ont composé en langue vulgaire dans l'Italie, tels les poètes de Sicile, d'Apulie, de Toscane, de Romagne, de Lombardie et des deux Marches”. »

En français, Rabelais a rêvé lui aussi d'un « vulgaire illustre¹⁵ », que sa prose d'art¹⁶ — cet artefact comique — pût faire résonner avec toujours plus de singularité, de *Pantagruel* au *Quart livre*. Folle fiction d'illustrissime « oraliture » (selon le mot de Paul Zumthor ou de Patrick Chamoiseau), en même temps que sa propre parodie. Ce que la critique a nommé la « seconde manière » de Rabelais¹⁷ — dont la réédition de *Pantagruel*, en 1534, témoigne avec tant d'éclat — paraît profiter des réflexions linguistiques que l'auteur put mener entre Saône et Rhône, à Lyon, où les passions italianisantes allaient si bon train. En mettant au point les habitudes d'une orthotypographie spécifique — qui trouvera son achèvement avec les dernières éditions des livres de la maturité, qualifiés en 1552 de « reveu[s] sus la censure antique » —, Rabelais donne ostensiblement à ses livres un tour grammatical et se montre soucieux d'appliquer au vernaculaire la cohérence et la richesse des langues anciennes¹⁸. C'est à cette époque (entre 1532 et 1535) qu'il lit (ou relit) l'étrange *Songe de Poliphile*, expérience inouïe de prose écrite dans un italien artistement gréco-latinisé ; qu'il prend connaissance du purisme d'un Bembo, partisan courtisan du florentin dans la *questione della lingua*, grâce à un exemplaire de ses œuvres qu'il annote de sa main¹⁹ ; qu'il accomplit divers travaux d'homme d'atelier, tour à tour correcteur, « éditeur » polyvalent (d'Hippocrate, de Clément Marot et d'Ange Politien) ou « directeur de collection » touche-à-tout — l'on nous pardonnera ces deux conscients anachronismes — chez Sébastien Gryphe ou François Juste, ses imprimeurs-libraires²⁰. Nul doute que c'est l'éclectisme d'un Trissino (et d'un Dante), soucieux de la variété dialectale, qui se rapproche le plus des choix qu'opère Rabelais en français.

Au carrefour des langues... le latin

Dans *Pantagruel*, Rabelais a mis en scène sa venue au français — et celle de son texte — au cours d'un autre épisode qui se peut lire « à plus hault sens » : la fameuse rencontre de Pantagruel et de son *alter ego*, Panurge (chapitre IX). Avant que les deux amis n'en arrivent à *parler la même langue*, la parole véhiculaire du futur roi se heurte à une multiplicité d'idiomes : allemand, italien, écossais, basque latin, grec, hébreu, etc. — mais aussi parlures factices, encore moins usitées que l'écorchure latinisante vomie par l'écolier limousin. Rabelais n'a cessé d'enrichir ce chapitre en insérant de nouvelles

¹⁵ Voir Mireille Huchon, « Rabelais et le vulgaire illustre », *La Langue de Rabelais. La langue de Montaigne (Études rabelaisiennes, XLVIII)*, dir. Franco Giaccone, Genève, Droz, 2009, p. 19-39.

¹⁶ Voir Ead., « La prose d'art sous François I^{er} : illustrations et conventions », *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 2004, n° 2, p. 283-303.

¹⁷ Voir notamment Ead., *Rabelais grammairien, op. cit.*, p. 86 sq.

¹⁸ *Ibid.*

¹⁹ Voir Claude La Charité, « Rabelais lecteur de Bembo, d'après l'exemplaire des *Opuscula* (Lyon, S. Gryphe, 1532) de la Bibliothèque universitaire de médecine de Montpellier », dans *Études rabelaisiennes*, LXVII, Genève, Droz, 2019, p. 73-97.

²⁰ Sur Rabelais éditeur, voir un état des lieux dans le dossier « Rabelais éditeur des Anciens et des Modernes » recueilli dans *L'Année rabelaisienne*, n° 2, 2018 (dir. Claude La Charité). Voir aussi notamment Mireille Huchon, « Rabelais éditeur et auteur chez Gryphe », dans *Quid novi ? Sébastien Gryphe à l'occasion du 450^e anniversaire de sa mort*, Lyon, Presses de l'Enssib, 2008, p. 201-218 ; Claude La Charité, « Les *Angeli Politiani Opera* (Lyon, S. Gryphe, 1533) et ce que d'iceulx Rabelais a desrobé pour son *Gargantua* », *L'Année rabelaisienne*, n° 3, 2019, p. 57-69 ; Romain Menini, « Rabelais homme d'atelier(s) », dans *Paroles dégelées. Propos de l'Atelier XVI^e siècle*, Paris, Classiques Garnier, 2016, p. 451-470 ; et *Id.*, « Rabelais et Aulu Gelle, de l'atelier de Gryphe aux fèves en gousse », dans *Études rabelaisiennes*, LVII, Genève, Droz, 2019, p. 19-50.

parlures, jusqu'à la dernière édition qu'il a revue, en 1542. Drôlement inutiles sans la Charité (1 Corinthiens 13.11), ces langues des hommes et des anges (ou des diables ?) nous invitent à replacer la question du « vulgaire illustre » non seulement dans une perspective théologique, mais aussi en contexte européen. Hors la ville, comme le précise le narrateur, sur quelque grand chemin de pèlerinage verbal, le haut français de Rabelais s'invente au carrefour des autres langues. La venue au Vulgaire idéal est aussi, notons-le, contemporaine d'une aventure amicale, à la faveur de laquelle le futur roi et son sujet prédestiné *s'entendent* enfin, non sans avoir fait au préalable le Grand Tour des idiomes possibles et improbables. Le polyglotte Panurge — *alt[er] sive tal[is] Pantagrue*, selon le jeu anagrammatique que l'on préfère — symbolise peut-être, nonobstant la consonance hellène de son nom, l'environnement multilingue auquel doit se confronter la Langue française, si elle se veut royale.

L'intrigue est parisienne : le fantasme unitaire d'une Langue-souveraine ne saurait s'incarner que chez les habitants de Lutèce-*Parrhasia*, dont nous saurons bientôt, à la vérité, qu'ils sont « Parrhesiens en Grecisme, c'est à dire fiers en parler²¹ ». Mais il est clair que l'environnement lyonnais encouragea peut-être Rabelais à donner quelque tour inter- ou transnational à son entreprise de nouvelles « Illustrations de Gaule ». En cette ville-creuset se croisaient transfuges, émigrés et autres *fuorusciti* ; en cette « capitale des Gaules » s'expérimentait *in vivo* la « concorde des langages ». Il faut imaginer notre Chinonais rêver de sa pure Langue, plus riche que celle de Lemaire de Belges parce que capable de rivaliser non seulement avec l'italien mais avec toutes les autres vernacules, non sans en capter à l'occasion la vivacité lexicale — imaginer Rabelais à l'écoute, en philophonologue, alors qu'il quitte les malades de l'Hôtel-Dieu pour rejoindre la rue Mercière et ses officines d'imprimerie. L'atelier de l'Allemand Sébastien Gryphe lui offrait une porte d'entrée incomparable sur la *Respublica litterarum* européenne : au sociolecte haut en couleurs des pressiers lyonnais répondait parfois l'accent germanique, italien ou languedocien de certains correcteurs, lorsque le néo-latin ne pouvait mettre les seuls savants d'accord.

C'est qu'aux tentatives de réinvention et de « grammaticalisation » des langues vulgaires se mêlait alors le soubresaut d'une querelle propre à la latinité d'un Humanisme par définition transfrontalier. Érasme, en 1528, avait publié le *Ciceronianus*, relançant une « querelle du cicéronianisme » que n'avait nullement ignorée le *Quattrocento* italien, comme le savait Rabelais, lecteur et éditeur (en 1533) de la correspondance d'Ange Politien²². — Quel latin choisir ? — Comment imiter Cicéron ? — Cicéron seulement ? — Et pourquoi diable !

L'atelier du Griffon était entre-temps devenu le plus grand pourvoyeur de l'œuvre d'Érasme dans l'Europe des Lettres. Et les Français de s'engager dans la controverse : Jules-César Scaliger publie son *Oratio contra Erasmus*²³ (1531), avant que Dolet, arrivé à Lyon et engagé comme correcteur chez Gryphe, ne lui emboîte le pas avec son *De imitatione Ciceroniana*²⁴ (1535), texte assez exactement contemporain

²¹ *Gargantua*, XVII, p. 49

²² Voir Claude La Charité, « Rabelais lecteur de Politien dans le *Gargantua* », *Le Verger*, n°1, texte en ligne ; et *Id.*, « Les *Angeli Politiani Opera* (Lyon, S. Gryphe, 1533) et ce que d'iceulx Rabelais a desrobé pour son *Gargantua* », *L'Année rabelaisienne*, n° 3, 2019, p. 57-69.

²³ Jules-César Scaliger, *Oratio pro M. Tullio Cicerone contra Des. Erasmus (1531) [...]*, éd. et trad. Michel Magnien, Genève, Droz, 1999.

²⁴ *Stephani Doleti Dialogus, De Imitatione Ciceroniana, adversus Desiderium Erasmus Roterodamum*, Lyon, S. Gryphe, 1535, fac-similé dans Émile V. Telle (éd.), *L'Erasmianus sive Ciceronianus d'Étienne Dolet* (1535), Genève, Droz, 1974.

de *Gargantua*. Rabelais — qui, en novembre 1532, se fend d'une lettre (en forme de déclaration d'allégeance amicale) adressée au maître de Rotterdam — est aux premières loges de cette controverse intellectuelle ; sans aucun doute, notre auteur a choisi son camp, alors qu'il mène ses nombreux travaux éditoriaux. De même que Nicolas Bérauld²⁵, autre familier de l'atelier gryphien, l'auteur de *Pantagruel* et de *Gargantua* est un partisan de l'éclectisme ; si l'on peut voir en lui un Trissino français, il se révèle encore davantage en lecteur abreuvé à la source copieuse des meilleurs modèles néo-latins, au premier rang desquels resplendit le triumvirat Politien – Budé – Érasme, tous trois partisans d'une *imitatio* plurielle, non limitée au seul Cicéron. En concurrence avec les héritiers italiens de Dante, Rabelais invente un français « ancien renouvelé » (avant la poésie de Du Bellay étiquetée comme telle), plus que jamais nourri des controverses sur la *latinitas*. Dans sa fiction comique, il transpose la manière philologique de Politien le *grammaticus*, joaillier-lexiquaire ; il rejoue la pratique allusive d'Érasme, si sensible aux pouvoirs d'une langue grecque réputée maîtresse de l'*emphasis*, cette « force tacite » du clin d'œil à bon entendeur ; il donne le sourire à l'artificieuse *maniera* budéenne, non sans démarquer le style nominal du juriste.

À un moment décisif où s'esquisse une théorisation du français, comment ne pas voir que la langue-reine des lettrés de la Renaissance, le latin, a servi de patron sacré, ne serait-ce que par analogie ? La quête vernaculaire d'un Rabelais balance alors entre Politien et *Poliphile*, entre Budé l'obscur et le clair-souriant Érasme, entre un idiome qu'on parle et celui qu'on doit écrire. Néo-français d'humaniste : langue qui parle comme un livre, dans un livre qui fait parler la langue.

« *L'homme letre* » (*Tory*) à gorge déployée

Que l'auteur ait fait remonter son narrateur jusqu'aux origines phonatoires de sa Langue-Reine (synecdoque s'il en est du Corps-du-Roi et de son unification symbolique), que son explorateur d'Alcofrybas ait poussé jusqu'à l'*urbanitas* des larynx et pharynx hypostasiés — cela n'a rien d'un hasard : cet *homme du livre* qu'était Rabelais n'ignorait point l'enjeu plein et délié d'une illustration du Vulgaire. Pour éviter l'invention d'une langue sans vie ni vibration, la contrefaçon d'un idiome seulement « littéral », livresque et scolaire, qui n'eût soufflé que sur une nécropole de mots morts pour un carnaval de Limousins démasqués, l'Auteur (ou son double) devait remonter là où les organes de la parole se trouvent véritablement habités. Au moyen de son allégorie *véhiculaire*, Rabelais concilie « la lettre et la voix²⁶ » (pour citer de nouveau Zumthor) et l'inscrit dans une cartographie de la « vocalité ». Non que Rabelais écrive comme tous les Français parlent ; mais, sur la page imprimée, il choisit d'inscrire sa fiction là où le français peut résonner au plus intime, dans cet « espace oral » originaire où les lecteurs peuvent s'entendre au plus juste.

Le « champ fleury » rabelaisien est de ceux qui donnent leur place aux planteurs de choux : eux aussi cultivent un humble jardin que le Roi porte en sa bouche. L'épisode rabelaisien concilie le petit et le grand : son gigantisme fantaisiste permet

²⁵ De Bérauld, voir le *Dialogus quo rationes quaedam explicantur quibus dicendi ex tempore facultas parari potest deque ipsa dicendi ex tempore facultate*, Lyon, S. Gryphe, 1534, qui dénonce la stérilité mortifère du cicéronianisme radical, en se faisant l'avocat d'un latin vivant et spontané. Voir Marie-Madeleine de La Garanderie, « Comment parler couramment le latin : un dialogue de Nicolas Bérauld (1534) », dans *Acta Conventus Neo-Latini Turonensis*, Paris, 1980, p. 481-493.

²⁶ Voir Paul Zumthor, *La Lettre et la Voix*, Paris, Seuil, 1989.

aussi, paradoxalement, d'incarner, jusqu'à l'outrance, le rêve vitruvien d'un Geoffroy Tory, dont le dessein n'était autre que de rendre visible la grandeur de l'homme — et sa dignité d'*être de langage* — en exhibant les proportions de ses lettres, à la mesure de son corps ou de son visage. Le tout, en français. Dans le géant rabelaisien s'hyperbolise, à gorge déployée, la « vraie proportion » grammaticale du véhiculaire. Tory en eût résolument perdu sa règle et son compas, s'il ne fût point mort de la peste (qui, hélas ! ne sévissait pas qu'à Laryngues et Pharingues en 1533). La « disproportion de l'homme » rabelaisien est à la mesure d'une langue qui se rêve gigantesque. De quoi comprendre que l'illustration pantagruéline dépasse infiniment les ambitions régulatrices de Tory, avocat d'un « honneste langage », de paroles « saines et recevables en toute Raison et tout Honneur²⁷ ». Car, dans la gorge de Pantagruel, Alcofrybas découvre aussi certaine « puante haleine »...

Comment ne pas ouïr, derrière ces vapeurs méphitiques, que les trois espèces d'écrivains qui, selon Tory, corrompent la langue — « Escumeurs de Latin, Plaisanteurs et Jargonners²⁸ » — ont toutes voix au chapitre chez Rabelais ? Là où Tory déplore que Villon se soit déshonoré dans ses ballades en jargon, celles-là mêmes dont Marot expurge son édition du poète²⁹, Rabelais tend l'oreille aux parlures des gueux³⁰, avant de faire de Maître François Villon rien de moins qu'un personnage important de son *Quart livre* ! Et voici que, bien nommés, un François en ressuscite un autre, à la gloire d'un Vulgaire qui trouve sa grandeur aussi parce qu'il ne fait pas taire le jargon des réprouvés.

Ionien et multiple : le grec comme modèle

Si le parallèle entre l'univers rabelaisien et le microcosme linguistique de Tory est donc à prendre avec précaution (et *toute proportion gardée*), les deux auteurs partagent toutefois un même modèle : la langue grecque, conçue comme idéal de variété linguistique, capable — plus que tout autre idiome — de montrer à la grammaticalisation du français quelque parfaite marche à suivre. On le sait : les « leçons de l'antique » sont pour Tory des leçons de l'attique³¹. Nos lettres mêmes, signes graphiques capables d'incarner les *bonæ literæ* que les humanistes appellent de leurs vœux, nous viendraient d'Athènes et de ses environs ; à la bonne heure, car l'« Hercule gallique », l'éloquent Ogmios, serait jadis passé par nos terres françaises, à la faveur d'un raccourci historique que la prolalie gallo-grecque de Lucien de Samosate, traduite en latin par Érasme, facilitait sous François I^{er}. Mais on aurait tort de négliger que, chez Tory comme chez Rabelais, cette tendance hiéroglossique — qui pose le grec comme

²⁷ Geoffroy Tory, *Champ fleury. Auquel est contenu l'Art et Science de la deue et vraye Proportion des Lettres Attiques [...]*, Paris, G. de Gourmont pour G. Tory, 1529, « Aux Lecteurs », f. [Aviii]r.

²⁸ *Ibid.*

²⁹ *Les Œuvres de François Villon, de Paris, reveues et remises en leur entier par Clement Marot valet de chambre du Roy*, Paris, Galliot Du Pré, 1533. — Sur cette édition, voir notamment Catherine Dop-Miller, « Clément Marot et l'édition humaniste des œuvres de François Villon », *Romania*, 1991, p. 445-446 (en ligne sur perseus.fr) ; Pascale Chiron, « L'édition des Œuvres de Villon annotée par Clément Marot, ou comment l'autorité vient au texte », *Littératures classiques*, vol. 64, n° 3, 2007, p. 33-51 (en ligne sur cairn.fr).

³⁰ Voir p. ex. Michèle Clément, « Le jargon des gueux chez Rabelais », dans *La Langue de Rabelais — La langue de Montaigne*, dir. Franco Giaccone, *Études rabelaisiennes*, XLVII, Genève, Droz, 2009, p. 155-173.

³¹ Voir Pierre Cordier, « Geoffroy Tory et les leçons de l'Antique », *Anabases*, 4 | 2006, 11-32 (texte en ligne).

langue-modèle à imiter, *mutatis mutandis* (ladite *mutatio* s’effectuant sous la royale bannière de la *translatio imperii et studii*) — trouve notamment sa justification dans la variété dialectale du grec :

Nostre langue est aussi facile à reigler et mettre en bon ordre, que fut jadis la langue Grecque, en la quelle y a cinq diversités de langage, qui sont la langue Attique, la Dorique, la Aeolique, la Ionique, et la Comune, qui ont certaines differences entre elles en Declinaisons de noms, en Coniugations de verbes, en Orthographe, en Accentz et en Pronunciation. Comme ung Autheur Grec nommé Joannes Grammaticus, et plusieurs autres traictent et enseignent tresamplement. Tout ainsi pourrions nous bien faire, de la langue de Court et Parrhisienne, de la langue Picarde, de la Lionnoise, de la Lymosine, et de la Prouvensalle.³²

Cette modélisation quadruple (ou quintuple, la *koinè* étant alors conçue comme un mélange des quatre dialectes) était bien connue d’un Guillaume Budé, qui avait annoté « Jean le Grammaire » (*i. e.* Philopon ?) — de même que Grégoire de Corinthe, auteur d’un *De Dialectis* très lu à la Renaissance³³ — dans le *Thesaurus* de Guarinus Camers (1499), ce recueil aldin qui faisait partie de sa bibliothèque³⁴. Rabelais avait assurément de semblables lectures. De plus, ses traductions perdues d’Hérodote et de Lucien³⁵, ses éditions d’Hippocrate³⁶ et sa republication d’un petit *compendium* linguistique pour hellénistes³⁷ doivent nous convaincre que la dimension dialectale du grec avait frappé sa conscience de philologue. Le grec, langue une et diverse, trouvait sa perfection dans la variété, pour les contemporains de Rabelais. L’importance que celui-ci accorde au dialecte ionien, en particulier, est saisissante : à cette langue d’Hérodote et d’Hippocrate, à cet idiome d’emprunt pour un Lucien dialectologue à ses heures (par exemple dans sa *Déesse syrienne*), Rabelais l’helléniste reconduit les « lettres Attiques » de Tory, en suivant les liens que les anciens grammairiens avaient très tôt établis entre ionien et ancien attique. Voilà pourquoi le grec, dès qu’il apparaît dans la geste pantagruéline, s’y voit si souvent subsumé sous l’épithète *Ionicque(s)*, qu’il

³² Tory, *Champ fleury*, *op. cit.*, f. IVv-Vv.

³³ Notamment grâce au truchement du *De dialectis* d’Adrien Amerot : voir Pascale Hummel, « Un opuscule-relais : le *De dialectis* (1520/1530) d’Adrien Amerot », *Bibliothèque d’Humanisme et Renaissance*, LXI (1999), n° 2, p. 479-494.

³⁴ Guarinus Camers *et al.* (éd.), *Θησαυρός, Κερας Αμαλθείας και κηποι Αδώνιδος. Thesaurus Cornu copiae et Horti Adonidis*, Venise, Alde Manuce, 1496 (BnF RES-X-25). Voir p. ex. au f. 236r, en marge duquel Budé a relevé le fait que la langue grecque doit être considérée comme un τετραφάρμακον, un « remède à quatre ingrédients ».

³⁵ Voir notamment Romain Menini, *Rabelais altérateur. « Græciser en François »*, Paris, Classiques Garnier, 2014, p. 141 *sq.* ; *Id.*, « Rabelais helléniste », *Bulletin de l’Association Guillaume Budé*, 2013, n° 1, p. 214-238 ; et « Lucien batave, Lucien français », dans *Érasme et la France*, dir. Blandine Perona et Tristan Vigliano, Paris, Classiques Garnier, 2017, p. 81-111.

³⁶ *Aphorismes* (1532) et *Pronostic* (1537). Sur cette seconde édition, redécouverte récemment, voir Claude La Charité, *Rabelais éditeur du Pronostic. « La voix véritable d’Hippocrate »*, Paris, Classiques Garnier, en préparation. Sur l’Hippocrate-Galien de 1532, voir *Id.*, « Rabelais traducteur d’Hippocrate. La restitution “ex Græco codice” de passages du *Pronostic* et du *Régime dans les maladies aiguës* omis par Guillaume Cop », dans *Paroles dégelées. Propos de l’Atelier XVI^e siècle*, Paris, Classiques Garnier, 2016, p. 311-354 ; « “Venes jugulares, et arteres sphagitides” : Rabelais annotateur de *Nature de l’homme* d’Hippocrate dans la traduction d’Andrea Brenta », *L’Année rabelaisienne*, n° 1, 2017, p. 203-227 ; et « *Ut Galenus exponit. Rabelais annotateur du Régime dans les maladies aiguës* d’Hippocrate dans la traduction de Guillaume Cop », *L’Année rabelaisienne*, n° 2, 2018, p. 71-86.

³⁷ Voir Romain Menini, « Une nouvelle édition rabelaisienne : l’*Alphabetum græcum* publié par Gryphe en 1533 », *L’Année rabelaisienne*, n° 2, 2018, p. 87-126.

s'agisse de qualifier le « languaige », la « langue » ou des « lettres » inscrites ici ou là³⁸. L'obsession ionienne de Rabelais, si évidente dans son établissement du texte original des *Aphorismes* (1532) ou du *Pronostic* (1537) d'Hippocrate³⁹, signale autant le désir d'un retour aux sources — vers la pureté originaire d'une Langue de rêve — que l'appréhension fine de la variété temporelle et régionale qui fut celle de la langue philologique par excellence, telle que les reliques de l'« antiquaille » nous la livrent. Bien que plusieurs travaux récents aient souligné l'importance du *modèle hiéroglossique grec* pour Rabelais, on n'a certainement pas assez insisté sur l'autorité tutélaire de ce Prototypé linguistique — à la fois fantasme analogique et certitude positive, toutes deux nées de l'expérience philologique — dans l'invention du « vulgaire illustre » que met en œuvre le geste française.

Modèle de la Langue royale s'il en fut jamais, le grec l'est par son abondance et sa variété, sa vigueur et sa « doctrine », sa plénitude et sa grâce infinies. Au moment où Rabelais est peut-être déjà chez les franciscains de Fontenay-le-Comte — où, aux côtés de Pierre Lamy, il perfectionnera sa connaissance de « la langue de Platon » (et de Lucien⁴⁰) —, voici ce que l'illustre Guillaume Budé écrit à François I^{er} : pour le premier helléniste du royaume, la langue grecque n'est autre que

[...] la plus ample, la plus estendue, la plus copieuse, et affluente en termes, et vocables, en inflexion de noms, avec verbes, et autres parties d'oraison, en tout artifice, et invention de littérature, en fourniture, et remplage [*sic*] de tel ouvrage, de toutes les langues, dont nous ayons cognoissance : et laquelle seule langue sans controverse, et par le consentement tant des gens doctes ayans auctorité de parler, et opiner de ceste matiere, et loquence, que par les anciens, a est appelée Royné des hommes et des sciences : peult plainement, droicturierement, affectueusement monstrer, et exhiber sa triumpante puissance, et vigoureuse faculté, pleine de grace, et de delectation, soy estendre, et dilater les fins, et limites de la domination, qu'elle a par nature en toutes choses, et matieres tant ardues, que moyennes, et petites : desquelles Mercure le herault facunde, et disert peut estre truchement, expositeur : desployer, et mettre en evidence, et sur la monstre panegyrique, et theatrique les figures, translations et sentences, compositions, ouvraiges, et textures de haulte lice, et grand appareil, frappées, et drappées selon l'entendement d'ung chascun, et jouxte la variété des conceptions, qui s'appelle grandiloquence, ou oraison demonstrative, ce qui ne se peult ainsy faire es autres langues, ne mesmes en la nostre Latine : car elle n'abonde aussy copieusement en diction, et vocables significatifz, ne n'a telle exuberance, et plenitude en toutes parties, et en tous sens avec facilité, en traictéz de toutes sciences, deductions de toutes matieres, et discours qui s'offrent à dire ou escrire, et en compositions coherentes de deux diction par naïfve aptitude et quadrature non contraincte, ne repugnante à beaucoup près, comme sa mere la Grecque, ne si beau, si coinct, si doulx, si resonant parler, ne variété si plantureuse, et delectable, et en tant de manieres, et formes d'exprimer les conceptions, et inventions de l'homme, ne en termes si grande, si vigoureuse, si pregnante [...]⁴¹

Gageons que le jeune frère mineur, qui rejoignit bientôt les bénédictins pour étudier plus à loisir, n'eût pas dit mieux.

Comment, une douzaine d'années plus tard, l'auteur de *Pantagruel* n'aurait-il pas songé à modeler son néo-français, vibrant et vrai, bas et haut, central et régional, sur

³⁸ Outre *Gargantua*, VIII, voir *Quart livre*, XXV, LXI, LVIII, ainsi que plusieurs occurrences dans le *Cinquième livre* (d'après la *Concordance* de J. E. G Dixon, Genève, Droz, 1992).

³⁹ Voir Claude La Charité, *Rabelais éditeur du Pronostic*, *op. cit.*, qui parle de « censure ionienne » (sur le modèle de la « censure antique » des livres rabelaisiens de 1552).

⁴⁰ Voir Romain Menini et Olivier Pédeflous, « Les marginales de l'amitié. Pierre Lamy et Nicolas Bérauld lecteurs de Lucien de Samosate (BnF Rés. Z. 247) », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, LXXIV (2012), n° 1, p. 35-70.

⁴¹ *Le Livre de l'Institution du Prince*, Paris, J. Foucher, 1548, chap. IIII, f. 14v-15v.

un tel indépassable patron ? Comment n'aurait-il pas désiré « gréciser en français », c'est-à-dire — plutôt que de faire grincer la vernacule pour lui conférer, peut-être, quelque artificiel repeint d'atticisme — viser l'abondance « inexpuisible » du grec ? La langue homérique — dont le vénérable « archaïsme » exhibe son caractère composite, parce qu'il est un vestige patiné par le patient travail des philologues hellénistiques — ne s'était-elle pas diffractée en Aristophane et Athénée, en Platon et Plutarque ?

C'est en helléniste émérite — en lecteur, éditeur et amateur du grec que Rabelais écrit le français, *son* français, si nouveau qu'il en ressuscite l'Antiquité la plus reculée dans un véritable dithyrambe linguistique. « *Io pean. Io pean* », chante Panurge « par enthousiasme Bacchique⁴² » à la fin du *Cinquiesme livre* apocryphe. Tory n'insistait-il pas sur l'importance de l'*I* et de l'*O* — pour lui l'*I* et l'*Ω* de la vache sacrée Io comme de l'Ionie mythique ? Au Temple de la Bouteille, le polyglotte par excellence de *Pantagruel* révèle sa vraie nature (onomastique) d'« homme à tour faire », bon élève en hellénisme, — pour tout dire hiéroglotte.

Grammaticalisé comme du grec renouvelé, réinventé par un voyageur revenu sur les lieux mêmes de l'étymon vocal de la Langue-qui-parle — afin d'assurer à ce néogallique la vibration souveraine de la Vie au lieu-dit France, pur palais pour parlures multiples —, le français de Rabelais fait consonner langue littéraire et langue vulgaire. Soit un manifeste anti-cicéronianiste, signé *Plautus Junior*, en bas-latin ; une panthère dantesque qui eût passé les Alpes ; des *Illustrations de Gaule* villonnées de ballades en jargon.

Pour autant, le dernier mot de la parabole sera toujours grec — homérique même, comme un symbole d'unité dans la variété. Dans quelle ville d'Ionie naquit le Poète ? Nul ne saurait trancher, certes. Qu'à cela ne tienne ! Au fin fond de la gorge gigantesque, le planteur de choux, lui, sait pertinemment où il s'en va porter son modeste gagne-pain : nulle part ailleurs qu'à « Aspharage », c'est-à-dire « gorge » ou « gosier », — « grand gosier », traduira même Amyot ! — *hapax* de l'*Illiade* relu par Rabelais chez son cher Plutarque⁴³. Ce qui pousse sur la langue d'un géant a pour vocation première d'être porté en lieu-dit immémorial, — homérique.

Feu grégeois en pleine gorge, que seule une « éternité de beuverie » saurait étancher : Pantagruel est bien né pour être le dominateur des altérés. Lorsque Alcofrybas reparaît aux rivages de la lumière, hors le gosier royal, voilà conquis tout le pays des « Dipsodes ». *Nostos* odysseén, qui a fait naître le français illustre grâce à un détour par le grec, parangon de toutes les langues.

Romain Menini

⁴² *Cinquiesme livre*, XLV, p. 834-835.

⁴³ *Propos de table*, VII, 1 (cf. *Illiade*, XXII, 328), annoté par Rabelais dans son *aldine grecque* de 1509. Voir *Rabelais altérateur*, *op. cit.*, p. 581 sq.